

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182218>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 1^{er} Février 1873.

On nous adresse les lignes suivantes :

Monsieur le rédacteur du *Conteur*,
Votre conte du 18 janvier dernier, signé *Asmodée*, était spirituel et très divertissant pour ceux qui aiment à rire des ministres et des œuvres chrétiennes dont ils s'occupent.

Seulement, je trouve que l'auteur s'est jugé peut-être un peu sévèrement en prenant le nom qu'il a choisi. Intrigué de savoir ce qu'il pouvait avoir donné à entendre par l'emprunt de ce pseudonyme, j'ai consulté mon dictionnaire historique de Bouillet et mon dictionnaire de la conversation, et voici, en résumé, ce que j'ai trouvé :

« *ASMODÉE*, démon dont parle le livre de Tobie, qui obsédait Sara, fille de Raguel, et fit périr ses sept premiers maris. Les rabbins enseignaient qu'*Asmodée* était né du commerce incestueux de Tubalcaïn et de Naama sa sœur. Ils le nomment le prince des démons et en racontent des choses merveilleuses. Ils le regardent comme le feu de l'amour impur. »

Veuillez agréer, Monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération.

B., pasteur.

Notre correspondant nous permettra de lui faire observer que, pour se rendre compte d'une manière exacte de la signification d'un mot, il ne suffit pas d'ouvrir un seul dictionnaire ; dans la plupart des cas, il est bon d'en consulter plusieurs. Voici, par exemple, ce que nous lisons dans le grand dictionnaire de Larousse, dont le mérite ne peut être contesté :

« *Asmodée* s'emploie, en littérature, pour caractériser celui qui est informé de tous les événements, de toutes les circonstances, sans qu'on aperçoive le fil qui l'a dirigé. Le Sage en a fait le principal personnage de son *Diable boiteux*, enlevant les toits des maisons de Madrid, et découvrant à son compagnon les secrets les plus intimes de chaque habitation. »

Asmodée du *Conteur* n'a, du reste, pas eu besoin d'enlever la toiture du Musée industriel pour voir ce qui se passait à l'intérieur ; chacun sait que le plafond de ce local est vitré.

Ainsi, pour éviter, à l'avenir, les regards indiscrets d'*Asmodée*, les personnes qui ont l'intention

de se réunir en assemblée secrète feront bien de choisir à cet effet une maison dont la toiture ne soit pas transparente.
L. M.

M. Nap. Vernier vient de publier, dans le *Progrès*, une pièce de vers intitulée *Napoléon III*, dont plusieurs passages sont remarquables de lyrisme et d'énergie. L'espace dont nous pouvons disposer ne nous permet d'en reproduire que des fragments, qui donneront cependant une idée de ce morceau. La leçon qu'il donne aux Français est un peu sévère, il est vrai, mais on est forcé de convenir qu'elle contient de grosses vérités.

Du faite des grandeurs Napoléon trois tombe :

Sa chute a causé son trépas.

Oui, c'est votre empereur qui descend dans la tombe :

O Français ! ne l'insultez pas !

La haine est-elle donc si douce à satisfaire,

Qu'on ne peut trouver aujourd'hui

Plus une tabagie où l'on ne vocifère

D'affreux blasphèmes contre lui ?

A quoi bon tous ces cris, ces sales épithètes,

Ces honteux gestes de la main,

Ces dégoûtants propos, ces couplets malhonnêtes ?

Est-ce digne d'un peuple humain ?

C'est dans les flots de sang qu'il éleva son trône,

Qu'il le perdit également.

A vous de le juger, de l'Adour à la Saône,

Mais à Dieu seul le châtiment.

S'il n'eût pas rencontré tant de claqueurs faciles

Chez les hommes dits comme il faut,

S'il n'eût pas rencontré tant d'instruments dociles,

Il ne fût pas monté si haut.

Et parce qu'il s'est vu trahi par la Fortune,

Qui l'arrêta dans son essor,

Vous ne rougissez point, à l'heure inopportune,

De venir l'accabler encor !

C'est lorsqu'il arrivait sur la place publique,

Avec ses suppôts de l'enfer,

Pour étouffer d'un coup la jeune République,

Vous courbant sous son joug de fer ;

C'est lorsqu'il décimait l'élite citoyenne,

Qu'il n'avait pas pu dépraver,

C'est lorsqu'il envoyait vos enfants à Cayenne,

Qu'il aurait fallu le braver !

C'est lorsque contre vous il lançait ses recrues,

Devant le prétoire interdit,

C'est lorsqu'il mitraillait le peuple dans les rues,

Qu'il fallait frapper le maudit !

En tolérant chez vous les tourments, les supplices,

Qu'eût à subir la Liberté,

Vous êtes devenus vous-mêmes les complices

Du crime et de l'iniquité.

Oui, vos représentants en ont fait votre ouvrage,

Et vous auriez dû le savoir :

Messieurs les électeurs, l'universel suffrage
 Vous rend complices du pouvoir.
 Quand, le front couronné, jadis par la Victoire,
 Il éblouissait l'univers,
 Vous acclamiez en lui le triomphe et la gloire,
 Comment déclinier ses revers?
 Il fallait réprouver ses guerres inutiles
 Et les flots de sang répandus,
 Pour ravager au loin tant de pays fertiles,
 Au prix de vos trésors perdus.
 Il fallait réprimer la fougue qui se cabre
 Et ce fol amour du clinquant,
 Sans mettre la Charrue en oubli, pour le Sabre,
 Et l'Ecole — au-dessous du Camp.
 Cela ne convint pas. L'on voulut les trophées
 De l'Alma, de Solferino,
 Puis, l'on montrait le Rhin aux têtes échauffées,
 Mais on oubliait Waterloo.

On ne détourne pas le guignon par la haine,
 Lorsque le sol est envahi.
 Que sert-il d'accuser Westermann, Ney, Bazaine,
 Ces fiers vaincus, d'avoir trahi?
 Si la guerre est un jeu, tout l'art des Bonapartes
 Ne peut offrir la chance à tous.
 Vous avez beau compter ; le sort mêle les cartes,
 Donne, — et fait gagner les alouts.

N'allez pas, à présent, lui lancer l'anathème,
 Renier ainsi votre élu :
 Le mal que vous souffrez et qu'il souffrit lui-même,
 Vous-mêmes vous l'avez voulu.
 Vous saviez tout ce dont cet homme était capable,
 Et vous n'en eûtes nul souci ;
 Maintenant vous croyez le déclarer coupable,
 Parce qu'il n'a pas réussi !
 N'avez-vous pas, un jour, tous, de ce ton qui tranche,
 Depuis le Tibre à la Néwa,
 Exigé fièrement, à grands cris, la revanche
 De Düppel et de Sadowa ?
 La revanche — qui même était encore à prendre
 Pour Waterloo, pour Aboukir !
 Dans votre fol orgueil, vous n'avez pu comprendre
 Qu'il faut savoir vaincre — ou mourir !
 Et sous l'aigle bâtarde, qu'au peuple il ressuscite,
 De gloire et d'honneur satisfaits,
 N'avez-vous pas trois fois, par un beau plébiscite,
 Approuvé ses nombreux forfaits ?
 Que signifiait donc cette allégresse immense,
 Dans la province et dans Paris,
 Tous ces murs pavés, ces chants, cette démente,
 A ces trois mots : Saarbruck est pris ?
 Ce n'était pas assez des leçons du Mexique :
 Le spectre de Maximilien
 Ne put guérir les preux de la fièvre héroïque ;
 La raison ne servit à rien.
 Maintenant qu'il n'est plus, laissons en paix sa cendre,
 Aux lueurs d'un astre expirant,
 Ne troublez pas la tombe où Dieu l'a fait descendre ;
 Mais répétons : Dieu seul est grand !

Voici un genre de récréation en grande vogue
 actuellement dans les brasseries de Berlin, capitale
 du monde moderne :

Une personne se vante-t-elle d'être insensible au
 chatouillement : on la défie de pouvoir supporter le
 supplice suivant, au sujet duquel un pari est en-
 gagé :

On vous induit la plante des pieds de sel humide,
 qu'on laisse sécher ; puis on vous attache solide-
 ment dans une position horizontale, et alors une

chèvre se met à lécher le sel adhérent à votre
 pied.

L'excitation nerveuse est telle qu'elle est bien
 plus efficace que la torture la plus douloureuse. Il
 va sans dire qu'à peine la chèvre a-t-elle commencé
 son opération, que le patient entre dans des con-
 vulsions de rire qui, au bout d'une demi-minute,
 le forcent à se déclarer vaincu. — Mais l'exercice
 est toujours très édifiant.

Un événement considérable, au point de vue des
 conséquences qu'il peut avoir sur l'avenir, vient de
 se produire à notre antipode, c'est-à-dire sur la
 portion de notre planète qui se trouve sous nos
 pieds.

Il s'agit d'une des plus curieuses contrées de l'ex-
 trême Orient, du Japon. Le premier chemin de fer
 vient d'y être ouvert ; il est destiné à unir deux
 villes importantes : Yeddo et Yokomana. Yeddo est
 une des plus belles cités du monde ; elle couvre
 une superficie plus étendue que celle de Londres ;
 elle compte près de trois millions d'habitants ; elle
 est bâtie sur l'île de Nippon. La cérémonie d'inau-
 guration a eu lieu en présence du mikado, qui est
 le souverain spirituel du pays.

Récemment, dans les séances de la *Society of*
Arts, de Londres, plusieurs membres vantèrent
 la supériorité des cordonniers français sur les an-
 glais. Ces derniers protestèrent et portèrent un défi
 à leurs confrères de Paris, qui acceptèrent. Donc,
 sous peu, un jury international se constituera à
 Paris, à Londres ou à Boulogne : le lieu n'est pas
 encore fixé. Sous la surveillance de ce jury, des
 ouvriers français et anglais fabriqueront, dans l'es-
 pace de quinze heures, une botte ; en douze heu-
 res, une bottine de femme, puis un soulier de
 satin, une pantoufle, une bottine de soie, etc.

Les ouvriers anglais de Stafford, Norwich et Bris-
 tol, qui sont les premiers cordonniers de l'Angle-
 terre, ont accepté les conditions du tournoi ; mais
 ils demandent que le travail soit surtout *massif* ;
 alors ils espèrent l'emporter.

L'accord sera difficile, car les ouvriers français,
 réunissant avant tout l'élégance, la grâce et le bon goût
 à une solidité suffisante, auront tout intérêt à exiger
 que la lutte ne soit pas circonscrite dans une fabri-
 cation de savetier.

Vers le milieu du siècle dernier, le premier nègre
 qu'on eût vu dans la Vallée du lac de Joux ren-
 contra, en arrivant, un membre du tribunal, lequel,
 se jetant à genoux, lui dit à mains jointes : *O mon-
 su lo quièbillo, ne mē fade djein de mô* (ô monsieur
 le diable, ne me faites point de mal). Un peu plus
 loin, il rencontra une espèce de demi-fou, qui,
 après l'avoir regardé un moment, lui dit : *Va tè
 lava lo mor, coueffe ke t'i* (va te laver le visage,
 vilain que tu es).